

"Les délégués au travail" dans La Gazette de Lausanne (10 décembre 1949)

Légende: Le 10 décembre 1949, la Gazette de Lausanne relate les travaux de la conférence européenne de la culture. Elle résume notamment les discours du poète anglais Duncan Stephen sur la nécessité d'une culture européenne indépendante et du chef d'orchestre suisse Ernest Ansermet sur l'importance d'une conscience européenne commune. Le journal rappelle cependant que la conférence doit proposer des projets culturels concrets. En outre, il propose trois portraits d'Européens: Duncan Sandys, Elisabeth Bowen et Carlo Schmid.

Source: La Gazette de Lausanne. et Journal suisse. 10.11.1949, n° 293; 152e année. Lausanne.

Copyright: (c) La Lettre Hebdomadaire du Journal de Genève et Gazette de Lausanne

URL: [http://www.cvce.eu/obj/"les_delegues_au_travail"_dans_la_gazette_de_lausanne_10_decembre_1949-fr-8c3c9238-f1ec-497b-8be2-69faacbffc2.html](http://www.cvce.eu/obj/)

Date de dernière mise à jour: 20/09/2012

Conférence européenne de la culture

LES DÉLÉGUÉS AU TRAVAIL

Vendredi matin, la Conférence européenne de la culture est entrée, si l'on peut dire, dans sa phase active. Les trois commissions des échanges, de l'enseignement et des institutions ont été constituées et leurs présidents ont été désignés respectivement en la personne de M. M. Kenneth Lindsay (Grande-Bretagne), Jean Sarrailh, recteur de l'Université de Paris et Julius Hoste (Belgique). Et les commissions se sont aussitôt mises à la tâche, délimitant le champ des discussions qui se sont poursuivies le soir jusque fort avant dans la nuit. Aussi bien en ce qui concerne les institutions que les échanges ou l'enseignement, les délégués semblent décidés à ne pas se perdre en vaines parloles et à ne s'attaquer qu'à des problèmes simples et réalisables.

UNE SÉANCE PLÉNIÈRE

Vendredi après-midi une séance plénière vint cependant interrompre les travaux pratiques. De nombreux orateurs se firent entendre sur des sujets fort divers, allant de la musique à la diffusion de la littérature en passant par la Bulgarie et le problème d'un centre universitaire européen. Certaines déclarations aidèrent sans doute à éclairer les discussions de la soirée, et la séance plénière dans son ensemble contribua certainement à créer cette atmosphère européenne dans laquelle il était bon que les délégués se baignent avant de s'attaquer à des questions pratiques. Peut-être eût-il été préférable que les discours fussent plus courts et les sujets moins nombreux, car ce qu'on attend en définitive de cette conférence ce sont avant tout des réalisations, si minimes soient-elles.

PROBLÈMES UNIVERSITAIRES

M. Etienne Gilson, de l'Académie française, qui présidait cette séance plénière, donna tout d'abord la parole à M. Stefano Jacini, vice-président italien de l'Assemblée européenne, qui donna lecture d'un mémorandum des étudiants universitaires proposant notamment la création d'un Centre culturel européen des étudiants universitaires. M. Jacini déposa ce mémorandum sur le bureau de la conférence en souhaitant qu'il soit donné suite à cette proposition « assez facilement réalisable ». Puis M. Daskalakis, professeur d'histoire à l'Université d'Athènes, souligna l'importance des journées de Lausanne, destinées à préciser et à encourager ce qu'il juge être le seul élément européen suffisamment solide : l'esprit de l'Europe, sans lequel ce qu'il est convenu d'appeler le Vieux Monde ne serait qu'une presqu'île de l'Asie.

M. Denis Brogan, professeur anglais de sciences politiques, releva de son côté que l'Europe devait reprendre confiance en elle-même, puis M. Balabanov, ancien ministre de Bulgarie en France, évoqua la triste situation des intellectuels de son pays, privés de toute liberté.

UNE REMARQUABLE INTERVENTION

Le discours du poète britannique Stephen Spender fut tout particulièrement remarquable. Nous regrettons de ne pouvoir, en raison d'une organisation malheureusement quelque peu défailante, le publier *in extenso* aujourd'hui. M. Spender constata que l'intervention grandissante de l'Etat dans tous les domaines, de même que la guerre, faisaient peser actuellement sur la culture une terrible servitude. Il est devenu presque impossible de la séparer de la politique, dont elle s'imprègne de plus en plus. C'est la raison pour laquelle il est devenu urgent à son sens de rétablir les valeurs individuelles, de libérer l'esprit des servitudes qui l'enchaînent dangereusement et, également, de redonner leur sens véritable à des mots sur lesquels autrefois tous s'accordaient. Actuellement, le mot « paix », par exemple, signifie pour certains « URSS » et pour d'autres « bombe atomique américaine ». Le mot démocratie n'est pas moins dévalué.

D'une façon générale, M. Spender estime que la présente conférence devrait avoir pour but principal de rendre indépendante la culture européenne.

UN EXPOSÉ DE M. ANSERMET

Il appartient à M. Ansermet de parler de ce qu'il estime être l'une des questions les plus typiquement européennes : celle de la musique. Nous n'avons pas la prétention ici de donner le compte rendu fidèle d'une démonstration que seule une personne extrêmement avertie des choses de la musique était capable de suivre et de comprendre parfaitement. (M. Gilson ne demanda-t-il pas au chef d'orchestre de bien vouloir coucher sur le papier sa conférence afin que chacun soit à même de pouvoir y réfléchir à tête reposée !). Qu'il nous suffise donc de dire que pour M. Ansermet le principal but auquel doivent tendre des gens préoccupés de culture européenne est tout d'abord de reprendre conscience de l'impulsion spirituelle commune qui a été à l'origine celle de notre civilisation et de notre culture. Puis, lorsque cette conscience aura été à nouveau « révélée », il faudra la libérer dans les limites de nos nationalités.

Tout cela, évidemment, est une œuvre de longue haleine, d'autant plus que M. Ansermet n'a pas indiqué — et pour cause — par quels moyens il serait possible de procéder à cette psychanalyse de l'Europe.

A la fin de cette copieuse série oratoire, on entendit M. Stanley Unwin, éditeur britannique, qui insista pour que les livres cessent d'être traités comme une simple marchandise commerciale dont la circulation devient toujours plus difficile — et M. Paul Bret, directeur de l'Agence française de presse, qui releva que la création d'une Union européenne supposait celle d'une agence occidentale d'information, groupant les agences de tous les pays membres de l'Union.

P. A. D.

La Galerie des Européens

M. DUNCAN SANDYS

C'est le jeune premier de la Conférence. Grand et mince, il porte sur des épaules carrées une belle tête rousse aux traits réguliers qu'éclairent de larges yeux bleus pâles, froids et pénétrants. Sa cravate est idéalement assortie à son complet sombre d'une coupe très Foreign Office. Il ne sourit guère, mais il lui arrive de rire, à grands éclats comme un étudiant qui a fait un bon « gag ».

Nous avons demandé au gendre de Churchill ce que pense l'opinion publique anglaise de la Conférence européenne de la culture.

« Les Anglais, nous a répondu M. Sandys, s'intéressent beaucoup à notre effort. Ils estiment en effet que les peuples seuls et non les gouvernements, sont capables de construire l'Europe. Mais les peuples tous ensemble. Or, l'opinion publique britannique est certaine que c'est d'abord sur la base de la culture que les peuples peuvent se joindre. Vous voyez dès lors pourquoi chez nous en Angleterre, on attache une grande importance à nos travaux, et qu'il leur sera fait dans notre presse une place de premier plan. »

Mme ELISABETH BOWEN

Blonde, élancée, flexible comme un jonc, Mme Bowen sort toute vivante de l'un de ses romans. Sagement assise au banc de la délégation britannique, un face à main transparent élevé à la hauteur de ses yeux clairs, elle scrute ses collègues avec une curiosité ingénue. Le spectacle est inédit pour elle, qui n'a jamais fait encore partie d'un aéroport international. « Un écrivain doit rester un écrivain », estime-t-elle. Mais cette fois-ci, l'enjeu lui paraît si grand qu'elle a accepté d'entrer dans la lice.

« Les femmes, voyez-vous, nous explique-t-elle dans un anglais harmonieux, ont un rôle immense à jouer dans la construction européenne. Elles sont les plus directement intéressées à la paix. Sans elles, les hommes ne peuvent rien faire, comme aussi d'ailleurs, elles ne peuvent pas faire grand chose sans les hommes. Seulement les femmes souvent sont atteintes de provincialisme. Elles sont timides, elles restent dans leurs frontières. Il faut pour les aider à en sortir leur donner l'exemple. C'est pourquoi je suis là ! »

M. CARLO SCHMID

1 mètre 90 de dénivellation, 130 kilos de matière brute. M. Carlo Schmid est un homme de poids. Dans la masse énorme du visage cependant, les traits sont beaux, la bouche fine, les yeux lumineux sous la forte arcade sourcilière que domine une chevelure ardente.

« M. Schmid, l'Allemagne est-elle mûre pour le fédéralisme ? » avons-nous demandé au vice-président de la Diète de Bonn.

Notre interlocuteur laisse tomber sur nous un regard dense. « Oui, affirme-t-il dans un français impeccable. La seule chose actuellement qui intéresse passionnément la jeunesse allemande, c'est l'Europe. Non pas pour des raisons romantiques comme c'était le cas auparavant, mais par intérêt vital. L'Allemagne vient de faire une expérience anti-européenne assez cuisante. Aujourd'hui, coupée en quatre elle réalise la bêtise de ce que M. de Madariaga a nommé le provincialisme. Trêve de poésie. Voyez votre pays. La Suisse n'a pas été faite par des idéalistes, mais par des paysans assez durs et assez méchants. Pour nous, l'heure a sonné du réalisme. »

Colette Muret.